

(**Angus Maddison** – L'économie mondiale, une perspective millénaire OCDE 2001)

Présentée comme une contribution majeure qui bouleverse tout ce qu'on croyait établi par les meilleurs historiens, encombré de statistiques destinées à impressionner le lecteur crédule, cet ouvrage de Maddison ne prouve que ce que son auteur avait déjà inscrit dans ses hypothèses de départ.

Je ne suis pas de ceux qui méprisent la quantification. Encore faut-il être attentif à ce qu'elle peut prouver dans certains cas, ou seulement illustrer dans beaucoup d'autres. Quantification plus proche alors du schéma, voire de la caricature, dont la valeur pédagogique certaine tient à la force avec laquelle elle exprime ce qu'on veut dire – vrai ou faux.

Les économistes contemporains font certainement un travail utile lorsque, à partir de statistiques désormais produites en quantité et d'une qualité au moins acceptable, ils produisent des images fines éclairant quelques unes des faces de la réalité moderne. Mais pas toutes – les bons économistes le savent. Tout comme les bons économistes savent éviter un excès de précision factice dans la présentation des résultats quantitatifs de leurs analyses. Taux de croissance de 2,65 % ou de 2,69 % - la différence n'est guère significative parce qu'elle ne tient qu'aux variantes d'hypothèses également plausibles retenues pour la collecte des données de départ. Projeter mille ans en arrière des calculs d'une précision de cet ordre, lorsqu'on sait qu'on ne dispose pour connaître la réalité du passé lointain que de quelques vestiges quasi archéologiques, ne devrait provoquer qu'un grand éclat de rire du lecteur. Mais les intérêts composés tiennent leur force précisément de ce fait qu'une différence insignifiante entre les taux retenus – quelques points pour mille (pas pour cent !) – donnent en quelques siècles des différences d'amplitude des effets allant du simple au double ou au quadruple. Keynes – doté de culture et d'humour – disait que placé à intérêts composés le tribut payé par l'Inde à l'Angleterre aurait acquis la valeur d'une boule d'or de la taille de la planète Terre. Dépourvu de l'un et de l'autre Maddison succombe à la magie du fétiche et prend à la lettre les résultats des différences des taux qu'il a lui même inventés.

La grosse ficelle avec laquelle Maddison emballe sa marchandise tient à son hypothèse curieuse que le développement économique de la Chine n'aurait été qu'intégralement extensif tandis que celui de l'Europe aurait associé l'intensif à l'extensif. Il aurait été plus raisonnable de faire l'hypothèse que le développement dans toutes les régions du monde aux époques anciennes a toujours été presque intégralement extensif, mais pas exclusivement. Maddison énumère les innovations bien connues du Moyen Age européen, il signale celles de la Chine (et reconnaît par exemple – au passage – que les navires chinois étaient en 1500 beaucoup plus performants que ceux des Portugais) mais n'en tire aucune conséquence. Les observateurs européens de l'époque – ceux qu'Etiemble (que Maddison ne connaît pas) commente dans son Europe chinoise – étaient plus perspicaces que notre fonctionnaire de l'OCDE. Maddison accuse les historiens français (en général et en gros) – d'avoir nourri une conception mathusienne du développement extensif de l'Europe - , mais à son tour il applique la même méthode ... à la Chine ! Sur la base de cette distinction (peu subtile), Maddison imagine à l'avance la différence de taux de croissance qui lui permet d'aboutir au résultat qu'il avait choisi de prouver (cf page 27 et 268 à 269).

L'ouvrage fourmille de témoignages des préjugés banals de l'auteur. Par exemple que le dépeuplement de l'Amérique indienne aurait été dû à l'introduction involontaire par les Européens de leurs maladies (p 37) ; l'auteur s'abstenant de mentionner le travail forcé dans les mines, allant jusqu'à ignorer l'encomienda (et tous les travaux des historiens latino-américains), et bien entendu le génocide – ce qui aurait été gênant pour ce défenseur intégriste de « l'Occident » singulièrement anglo-saxon. Pour l'Afrique, traitée en une seule ligne (page 278) Maddison écrit : « j'ai présumé que le revenu par

habitant de l'Afrique n'a pas changé entre 1500 et 1700 ». Autrement dit que la traite négrière n'a eu aucun effet régressif sur les sociétés africaines. Il fallait oser l'écrire ! Je m'abstiendrai d'en rajouter, en signalant par exemple que Maddison ne sait pas que le manioc vient du Brésil et le maïs d'Amérique centrale et non l'un et l'autre ... des Etats Unis (256).

Dans son souci de produire un texte simplifié à l'usage des ignorants Maddison dessine deux trajectoires ,l'une et l'autre linéaires correspondant à ses hypothèses sans fondement. Que l'histoire véritable ait été constitué – ici et là – de phases successives de stagnation, voire de reculs, d'expansion extensive et parfois de moments de progrès ouvrant la voie à des avancées intensives modestes – Maddison n'en a cure. Sa vision linéaire platement europhile l'autorise à parler du millénaire européen allant de l'an 1000 à 1820 comme d'un seul moment de l'histoire et à affirmer péremptoirement que féodalisme et capitalisme marchand sont une seule et même chose (p 46). Notre fabricant de statistiques est suffisamment inculte pour ne pas soupçonner les problèmes que pose l'articulation entre le développement matériel des sociétés et les structures propres à l'organisation de leurs rapports sociaux. Il croit donc pouvoir s'en débarrasser en adoptant le discours incroyablement plat des « néo-institutionnalistes » - à l'américaine – selon lequel le « progrès » tiendrait à l'adoption par les sociétés des « bonnes institutions ». Mais ici Maddison s'embourbe dans des confusions inextricables puisqu'il est bien obligé de reconnaître ici et là que telle ou telle « bonne institution » (les techniques du commerce, du change ou du crédit) n'était inconnue ni en Chine ni dans le monde musulman ! Muni d'un appareil conceptuel aussi brillant Maddison est contraint de passer vite. Nous aussi.

Sans culture un historien n'est pas digne de ce nom. Rigoureusement dépourvu de celle-ci, Maddison peut donc enterrer en quatre lignes et l'Ecole des Annales et Fernand Braudel (p 261), puisque leurs conclusions (dont les nuances échappent à Maddison) infirment les siennes (c'est à dire tout simplement ses hypothèses inspirées par ses préjugés). Les véritables difficultés auxquelles se heurte l'analyse de la naissance de la modernité échappent à notre fabricant de statistiques douteuses. Il n'en soupçonne ni la complexité, ni la nature de leur rapport aux « faits ». Dans mon ouvrage L'eurocentrisme, critique d'une idéologie (Economica 1988) j'avais tenté d'identifier les dérives principales et les impasses dans lesquelles l'eurocentrisme subtil a pu enfermer certains débats sur ces questions difficiles. La « thèse » de Maddison appartient à la catégorie la plus vulgaire de ces dérives.

On savait déjà que l'OCDE était une usine de fabrication de l'idéologie économiste dite libérale dominante. En s'aventurant au delà des frontières de ses compétences prétendues elle nous a donné l'occasion de mieux voir l'objectif qu'elle poursuit : légitimer le projet de mondialisation du capitalisme contemporain, que j'ai qualifié « d'apartheid à l'échelle mondiale » (cf S. Amin, Marx Actuel, 2001).